

Année 2008

Marine Van Den Driessche 3A

Une rencontre amoureuse

Nous sommes en mai 1950. Je suis dans mon bureau d'architecte, à Paris. J'ai rendez-vous d'une minute à l'autre avec un client très important, pour qui j'ai dessiné les plans d'une usine. La réussite de cet entretien déterminera ma carrière future. Nerveuse, je réajuste ma chevelure d'un geste machinal et j'ôte mes chaussures qui me font atrocement souffrir !

Normal, je les ai achetées la veille pour faire bonne impression et me grandir de quelques centimètres. Mais comme je ne suis pas habituée à porter des talons, mes pieds vivent un véritable enfer ! Je détends donc un peu mes pauvres orteils crispés quand soudain la porte s'ouvre. Mon patron entre, accompagné d'un homme de haute taille.

« Mlle Delmas, je vous présente votre nouveau client, Mr Lammler », me dit mon chef. Puis s'adressant au dénommé Mr Lammler :

« Je vous laisse aux bons soins de Mlle Delmas ! »

Et il s'en va, nous laissant seuls. Je contourne mon bureau pour serrer la main de cet important client, quand je me rends compte que je n'ai pas remis mes

chaussures. Gênée, je décide de faire comme si de rien n'était, priant pour qu'il ne remarque pas mes pieds nus. Sa poignée de main est vigoureuse et franche.

Il ne semble pas avoir remarqué mon absence de souliers et s'assied en face de moi.

Je commence donc à lui expliquer mon projet. Il paraît apprécier mes idées, m'interrompant de temps en temps pour donner son avis d'une voix grave. Je ne peux m'empêcher de lui jeter des regards à la dérobée, quelque chose en lui m'attire comme un aimant. Il est très grand et musclé. Ses cheveux sont d'un noir de jais, ses traits fins et réguliers. Sa bouche bien dessinée laisse apparaître un sourire frac qui creuse une fossette sur la joue. Il est élégamment vêtu d'un manteau de tweed et coiffé d'un chapeau. Mais ce qui me frappe le plus chez lui ce sont ses yeux, deux parfaites amandes à l'iris couleur jade. Plus je l'observe, et plus j'éprouve une sensation de déjà vu.

Plusieurs fois pendant mon explication, nos regards se croisent et s'accrochent, comme reliés par un invisible filin. Lorsque je me lève et m'approche de lui pour lui montrer en détails mes plans, je sens ses yeux sur moi. Troublée, je baisse la tête mais il se penche et chuchote d'une voix amusée à mon oreille :

« Vous avez de jolis pieds ! »

Brusquement, je rougis et relève la tête. Il me sourit et dit :

« Pardonnez-moi Mathilde, je ne voulais pas vous embarrasser ! »

Je perds tous mes moyens et balbutie :

« Mais, mais, comment savez-vous... ? »

« Que vous vous appelez Mathilde ? », reprend-t-il.

« Eh bien , vous avez une mémoire défaillante ! ET si je vous appelle Cendrillon, cela ne vous dit rien ? »

A ces mots, tout me revient à l'esprit : Cendrillon, c'est le surnom que me donnait Valentin, mon premier amour. Mon Valentin que je connaissais depuis toute petite. Je me souviens encore de nos jeux dans la cour de récré, des tartines au chocolat pour le goûter, de la cabane où nous allions nous réfugier ! Nous étions inséparables ! Mais le jour de mes seize ans, il m'avait annoncé qu'il déménageait, et depuis je n'avais plus eu de ses nouvelles. Cette séparation m'avait brisé le cœur. Et à présent, vingt-cinq années plus tard, le voilà à nouveau devant moi ! Le cœur battant la chamade, je dis dans un souffle :

« Valentin !Valentin, c'est bien toi ? »

« Oui, en chair et en os », rit-il en me prenant dans ses bras. Je me laisse aller contre lui, il me murmure à l'oreille :

« Cendrillon, vous avez perdu votre pantoufle, permettez que je vous la rende ! »